

LE BRÉSIL ET LE "MODÈLE" FRANÇAIS

PIERRE RIVAS

Université Paris X Nanterre

L'émouvante francophilie qui traverse le Brésil et le "Retour de la France au petit Trianon" ne peuvent pas ne pas nous interroger sur le sens, la fonction, le rôle de la France dans la formation de la littérature brésilienne – à quoi je réduirai mon propos.

On pourra lire cette hégémonie culturelle comme envers d'une réelle absence politique, financière, économique. Le "gallicisme mental" qui marque tout le XIXe siècle latino-américain serait une stratégie de survie après le colonialisme ibérique et le néo-colonialisme anglo-saxon. L'immigration française, restreinte, comparée aux autres, et cantonnée dans des secteurs prestigieux mais marginaux ne fait pas problème. Influence, dira-t-on, pas la puissance. Cela libère le pays récepteur d'une totale aliénation et fait contrepoids aux nouvelles hégémonies économiques. On vérifierait cela en Égypte voire au Portugal, le plus vieil allié de l'Angleterre. Des affinités électives: langues néo-latines, catholicisme, médiations culturelles séparant la France des pays du Nord de même que son ouverture à la modernité culturelle et à la démocratie la singularise par rapport à l'Europe latine tenue alors pour "décadente", où pèse encore le poids de l'Église, des systèmes politiques obsolètes et une littérature jugée "ancillaire" par A. Reyes. Rayonnement des Lumières, fracas du Romantisme, présence du Positivisme, puissance de Paris "capitale du XIXe siècle" (Benjamin), la France est un pays qui a réalisé son unité depuis longtemps, contrairement à l'Allemagne et à l'Italie.

Mais pourquoi cette influence au Brésil, et pourquoi la France? Il faut interroger la notion d'influence, récuser sa charge positiviste, déterministe et ethnocentriste qui n'a trop longtemps vu là qu'un effet de la dépendance, une aliénation dans un modèle – voire une mode – étranger à l'éthos national, une névrose néo-colonialiste pleurant ses origines européennes, une manière de "bovarysme", d'évasionnisme, de fausse conscience, récusant sa fondation américaine et du coup frappant d'illégitimité sa littérature, accusée d'épigonisme, d'exotisme, de plagiat, de "macaqueação" (singerie), "écho affaibli du Vieux Monde" (Hegel).

Une influence répond à des nécessités internes, à "un horizon d'attente" selon l'esthétique de la réception, les travaux sur les "transferts culturels" ont montré l'impasse d'un "nationalisme méthodologique", récusant les notions d'influence et domination sans s'interroger sur la réactivité du pays récepteur nullement passif sur la longue durée et qu'on appelle les "modèles culturels". Contre un comparativisme trop longtemps factuel et ethnocentrique, l'étude des transferts culturels met à jour, après Jauss, la réactivité des pays d'accueil, leur "énergie herméneutique". Une influence ne s'impose jamais, elle est toujours en connexion avec un processus historico-social, un "modèle".

Le modèle peut se dégrader en "mode" (gallomanie). Mais notre propos est au-delà; non "ce qui est à prendre comme modèle, comme exemple à suivre, à imiter", mais comme "structure provisoire de description", schéma interprétatif, modèle heuristique d'explication; la France et le "modèle italien", titre d'un livre de F. Braudel si on ose une pareille référence; construction théorique permettant d'expliquer un problème et, ici la construction de la littérature brésilienne et la fonction du modèle français. L'hypothèse heuristique est de tenter de décrire la genèse des littératures nationales.

Le postulat est le suivant: toutes les littératures ont été dépendantes et sont nées à partir d'un "modèle" étranger. Rome s'est nourri de la Grèce après l'avoir vaincue. La France s'est "décolonisée" de l'Église et du latin médiéval en se tournant vers les littératures de l'Antiquité gréco-latines. On avancera l'hypothèse suivante: une littérature nationale doit, pour se constituer, rompre le lien ombilical qui la noue à un passé, culturel ou colonial, en coupant le lien placentaire qui la relie et la retient au passé par une stratégie de contour de ce passé aliénant grâce au détour par un modèle alternatif déjà constitué, servant de référence et autorisant cette stratégie de rupture, pour faire retour sur soi, sur ses assises nationales revendiquées. Le détour – notion centrale par exemple chez E. Glissant, est une stratégie de "décolonisation". Le "détour" français permet la rupture avec la métropole et la construction d'une littérature nationale. La France a joué dans cette stratégie le rôle que les littératures gréco-latines ont joué en France au XVIe pour nous "décoloniser" de l'emprise de l'Église. L'élection française fut une stratégie d'émergence nationale, non une aliénation néo-coloniale, la recherche d'un modèle opératoire de décolonisation.

Benedict Anderson¹ a montré l'importance de la première révolution vernaculaire au XVIe siècle avec l'émergence et l'affirmation des langues nationales. L'Italie a été la première à montrer le chemin par le prestige de sa langue et de sa littérature alors hégémonique en Europe au XVIe siècle, avec Dante, Pétrarque, Boccace; elle a été le "modèle", à la fois révéré et repoussé par les Français s'inspirant de son exemple, qui autorisait la naissance de littératures nationales en langue vernaculaire, mais tentant aussi de rivaliser avec elle. C'est le sens de la *Défense et illustration de la langue française*, de Du Bellay (1549), luttant sur deux fronts prestigieux, le latin cicéronien redécouvert, contre le latin d'Église et l'Italie de la Renaissance. L'Italie autorise la France qui va se tourner vers l'Antiquité gréco-latine pour assurer sa construction nationale autonome et devenir bientôt un modèle pour l'Europe, l'important sur l'Italie où l'absence d'un État centralisé constituant un véritable espace littéraire national, l'échec de l'unification linguistique, malgré les essais de Dante, le poids de l'Église, la persistance de dialectes, ont favorisé la France qui devient désormais un "modèle" européen.

Le français s'impose aussi dans toutes les cours d'Europe et devient le latin du monde moderne. Quand Rivarol dans son célèbre *Discours* écrit "ce n'est plus la langue française, c'est la langue humaine", il faut comprendre que cette langue n'est plus liée à une nation, mais qu'elle est trans-nationale, déliant, comme on l'a écrit, le lien placentaire qui liait littérature et nation au moment de sa fondation nationale; elle "s'universalise" ou se pense comme telle dans

¹ Benedict Anderson. *L'Imaginaire national, réflexion sur l'origine et l'essor du nationalisme*, La Découverte Poche [traduit de *Imagined Communities*, 1983]. On associera dans une perspective convergente le livre d'Anne-Marie Thiesse, *La Crédit des identités nationales en Europe*. XVIII-XIXe siècle, Seuil, 1999 et les travaux d'Eric Hobsbawm sur "l'invention de la tradition".

"la République des Lettres"². Ce sera le reproche que lui feront les acteurs de la seconde révolution lexico-philologique au tournant du XVIII^e siècle, comme le montre B. Anderson et dont l'épicentre se trouve en Allemagne, de la *Dramaturgie de Hambourg*, de Lessing, aux écrits de Herder: la littérature doit exprimer la voix du peuple – le *Volksgeist* – et de son temps, le *Zeitgeist*. Un nouveau paradigme s'installe, avec la fin des régimes aristocratiques, l'éveil des nationalismes et des langues nationales dans les nations romantiques. L'émergence des littératures nationales va se détourner du modèle hégémonique française, "se décoloniser", particulièrement en Allemagne où l'hégémonie française était absolue, d'où leur francophobie. Le modèle alternatif sera Calderón et Shakespeare contre Corneille et Racine, l'Espagne et son théâtre du siècle d'or, le théâtre élisabéthain contre la France; les littératures du Nord contre les littératures du Midi (Mme de Staël, Sismondi); Shakespeare contre Racine (Stendhal). C'est alors que, contre l'acculturation gréco-latine et le modèle déterritorialisé français, "l'invention de la tradition" (Hobsbawm), "la création des identités nationales" (Anne-Marie Thiesse), l'affirmation des langues régionales (Mistral) et nationales (Ossian, etc.).

Les jeunes nations romantiques cultivent leur différence; la France élargit sa communion, la Révolution française proclame son universalité; la littérature, sa vocation transnationale, en même temps qu'elle devient un contre-pouvoir, Voltaire ouvrant la voie aux intellectuels, spécificité française. La littérature peut ainsi s'autonomiser, par rapport au pouvoir politique, à l'opinion, au marché, à la tradition culturelle elle-même. Elle se «dénationalise» – critique récurrente des gallophobes, de Herder à Borges, de Burcke à Pessoa; l'extension de la "civilisation française" étant inversement proportionnelle à l'intensité de la "culture allemande". Mais par là-même, elle est la plus apte à servir de "modèle" au monde et au Brésil.

Pourquoi la France au Brésil? Ce ne pouvait être qu'un pays latin, les modèles "nordiques" étant trop différents et sans vocation universaliste. On ne peut choisir n'importe quel modèle identificateur; il faut une généalogie et une homologie qui permette la réélaboration fantasmée d'une filiation putative. Ce ne pouvait être les autres pays latins; l'Espagne et le Portugal étaient entrés depuis le XVII^e siècle dans une lente décadence politique et littéraire; leur littérature était tenue pour "ancillaire" (Alfonso Reyes), à l'écart de la modernité. L'idée de décadence traversait les littératures (au Portugal, de Garrett à Antero de Quental et Pessoa); l'Italie et la Grèce, incapables de construire un État national, subissant le joug étranger, paraissant s'y résigner, suscitaient la tristesse de Lamartine et les imprécations de Byron mourant avec la Grèce à Missolonghi. Enfin, toutes les littératures étaient elles-mêmes sous l'hégémonie française.

Surtout, il fallait couper le lien avec la Métropole dans le cas du Brésil. Les Brésiliens en effet se sont voulus non les Héritiers d'une Tradition mais les Fondateurs d'une littérature nationale, travaillées comme toutes les jeunes nations par "l'angoisse d'identité", l'anxiété de l'influence. Il leur fallait se délier, défaire la filiation et la recomposer dans une manière de "psychogenèse adolescente". Il fallait "tuer" le père colonial pour accéder à l'autonomie nationale et c'est le détournement par le Père Fantasmé français qui permettrait de faire retour sur le sol natal. C'est sous l'allégorie de l'Enfant Prodigue qu'O. Paz décrit le destin latino-américain.

² Voir Pascale Casanova, *La République Mondiale des Lettres*, Seuil, 1999.

³ Sur Macunaima, je renvoie à l'édition critique que j'ai coordonnée ALLA Unesco, 1996, Stock.

Cette récupération nationale est inséparable, dans toutes les littératures émergentes, d'une récupération de la langue nationale: ainsi de Dante, de Du Bellay, de Herder, et d'Alencar à Mario de Andrade³ au Brésil contre la "macaqueação" du portugais, son imitation servile.

La France représente donc dans ce dispositif le Père Idéal fantasmé de la névrose du Roman familial propre aux jeunes nations. Le modèle identificateur doit être à la fois différent pour permettre la rupture coloniale et cependant homogène et analogue pour permettre l'identification: le Même dans l'Autre ou l'Autre dans le Même, différent et semblable. C'est l'idéologie de la latinité – construction française – qui permet cette filiation.

"La décadence des races latines" – thème récurrent au XIXe siècle – et "la voracité des races nordiques" (Michelet) va conduire à l'ère des pangermanisme et panslavisme, à la théorisation d'un pan-latinisme dans la tradition fédéraliste prudhonienne: des municipes aux régions, aux nations, à la Fédération, où Paris relaie Athènes et Rome⁴, sous l'impulsion de L.-X. de Ricard, premier traducteur d'*Iracema*.

Cette stratégie des élites créoles permet, à la fois, de s'inscrire dans la filiation européenne, la plus universaliste, la française, de couper le cordon ombilical ibérique et de s'enraciner dans l'indianisme fondateur mythique ("l'invention de la tradition"), Chateaubriand écrivant *Atala* autorisant Alencar à écrire *Iracema* (les Indiens, nos Gaulois?) (Filiation aristocratique que contestera un marginal comme Tobias Barreto se revendiquant de l'exemple allemand, langue de la philologie et de la philosophie, austère et probe contre le français, frivole, facile, faux, mondain, superficiel, à l'image de ces élites brésiliennes). La France est le contre-modèle ibérique et portugais dont il faut se délier.

Pays des Lumières contre le poids du cléricalisme; de la Raison contre l'Autorité, de la Révolution contre la Tradition; de la Modernité contre le provincialisme; du cosmopolitisme contre l'enracinement; une littérature universaliste contre une littérature atavique; pays du Classicisme contre le Baroque; de l'avant-garde culturelle et littéraire contre "une littérature ancillaire"; du rayonnement international contre le déclin ibérique. Héritière du patrimoine gréco-latin, fille aînée de l'Église, nouvelle Athènes et nouvelle Rome, mais aussi pays de la Révolution, de la rupture politique, de la modernité littéraire. Culture à la fois aristocratique – où se retrouvent catholiques et traditionalistes; et démocratique, ouverte aux couches ascendantes. Modèle d'État-Nation constitué et identifié à la liberté. Une influence culturelle plus qu'une puissance économique et politique la mettant à l'abri (relatif) des rancœurs populistes. Pour Nabuco, elle incarne l'Humanité.

Paris devient la "capitale du XIXe siècle" (W. Benjamin). Pour O. Paz, "plus que la capitale d'un pays, elle fut la capitale de la modernité". C'est là que vivent exilés et proscrits publient revues, textes, manifestes, fondateurs des littératures nationales en diaspora, *Niteroi* par exemple, "o grito de Ipiranga" de la littérature brésilienne⁵.

C'est parce que le champ littéraire français est le plus autonome donc le plus "universable" (au prix, disent ses détracteurs, d'une réelle originalité) qu'elle peut devenir un "modèle", non mimétique mais symbolique, de décolonisation littéraire, de nationalisation des

⁴ Je renvoie à mon article : "Genèse de l'idée géo-politique moderne de latinité et fonction dans le champ des relations intellectuelles entre la France et le monde luso-brésilien", in: *La Latinité hier, aujourd'hui, demain*, Bucarest, 1981. Traduit in *Diálogos interculturais*, Hucitec, 2005, pp.10-40.

⁵ Sur Paris capitale internationale et sa fonction dans l'émergence des littératures latino-américaines, je renvoie à mon livre *Diálogos Interculturais*, pp.118-150.

littératures émergentes, de construction nationale, autorisant la naissance de jeunes littératures et, Paris consacrant les œuvres étrangères novatrices, créant un espace littéraire transnational. (Les détracteurs du modèle français - Borges après tant d'autres - diront que la France vit surtout une vie littéraire intense et socialisée, relevant de querelles, d'écoles, de manifestes, de salons, d'avant-garde ou arrière-garde, rive droite ou rive gauche, métaphores militaires et politiques. Ailleurs, en Angleterre, on écrit des Œuvres, des Chefs-d'œuvre. En France, le microcosme s'agit).

S'interrogeant sur les stratégies de décolonisation, certains spécialistes ont montré que le choix d'un modèle étranger, alternatif à celui imposé par la tradition ou la colonisation, politique ou culturelle, est un des jalons qui marque la naissance d'une littérature émergente se différenciant de sa tutelle et accompagnant ou préparant l'idée d'indépendance culturelle et nationale. Cela se vérifie dans l'Europe romantique, mais déjà au XVI^e siècle.

On peut dire qu'une littérature coloniale devient une littérature nationale quand elle peut réorienter librement ses paradigmes culturels et se libérer du modèle imposé. Le Détour français a permis le contour portugais et le retour brésilien. Le "modèle" français a été une stratégie non mimétique mais symbolique d'émergence nationale, de décolonisation culturelle⁶.

Un second critère d'indépendance littéraire a été proposé: une littérature dépendante devient indépendante quand, après avoir été sous l'ascendant d'un modèle étranger, d'avoir été importatrice, elle devient elle-même un modèle pour d'autres littératures émergentes. C'est ce qui se vérifie dans le processus d'émergence nationale des littératures luso-africaines où le Brésil est le "modèle" de rupture coloniale et d'émergence nationale. Les références à la littérature brésilienne chez le Mozambicain Mia Couto ou l'Angolais Agualusa, après Luadino Vieira, sont connues. On s'attardera plutôt sur la littérature cap-verdienne, en particulier le groupe fondateur de *Claridade* (1936). Le Brésil joue ici le rôle qu'eut la France au Brésil dans sa "décolonisation littéraire": un détour pour contourner la métropole et faire retour sur son identité. *L'alumbramento brasileiro*, la découverte des œuvres de Jorge de Lima, Manuel Bandeira, J. Lins de Rego, fut, au témoignage de Baltasar Lopes, une stratégie de décolonisation où le Brésil est l'élément médiateur; le recours à une littérature déjà constituée, parlant la même langue, ayant connu le même colonisateur, avec de pareilles homologies mésologiques (la sécheresse, le climat, la misère, l'immigration, dans le Nord-est) a permis la "découverte de la réalité cap-verdienne". "Nous avions besoin de certitudes systématiques que nous ne pouvions trouver, de façon méthodique, que sous d'autres latitudes", dit B. Lopes, qui ajoute, le Brésil fut un "catalyseur de notre identité cap-verdienne, de notre vitalité, de notre résistance morale"⁷.

On aimerait, élargissant notre propos, montrer que dans ces stratégies d'émergence littéraire, en particulier des littératures de la seconde décolonisation, entre 1945 et 1970, c'est

⁶ Je renvoie sur ce point au Chapitre VI "La décolonisation des littératures ex-coloniales", p.236-237 de mes *Dialogos interculturais* où l'on trouvera la référence aux textes français; pour ce dernier point "Émergences et différenciation des littératures sous dépendance: quelques propositions théoriques, in Emerging Literatures, Actes du XI^e Congrès à Paris de l'Association Internationale de Littérature Comparée, Zurich, Peter Lang éd., 1996,

⁷ Sur ce point, cf. mes *Diálogos interculturais*, p.278-290 et, en français, Notre librairie, n°112, janvier-mars 1993, Littératures du Cap-Vert.

Sur "la littérature monde" et les critiques récurrentes sur le déclin de la littérature française, je renvoie à mon article "Crises et mutations dans la culture et la littérature française; mythes du déclin et mythologies du renouveau", in: *Literatura, Artes, Saberes*, Sandra Nitrini (Org.) et allii, Abralit, 2008, p.43 à 65.

l'Amérique latine qui joue le rôle de détour dans les stratégies d'émergence nationale. On l'a vu pour le Brésil en relation à l'Afrique lusophone. On voudrait évoquer rapidement la situation des écrivains francophones. La francophonie est essentiellement une littérature du Sud (et le Québec est, topologiquement, le pays du Sud, qui se croit tel ou se présente ainsi: double aliénation, double colonisation, double dépendance). Le problème de l'écrivain francophone est de contourner Paris qui reste l'instance de légitimation, et qui est trop souvent encore réticent à les reconnaître pleinement. Ce n'est donc pas dans une stratégie de "littérature-monde", avec ses références anglo-saxonnes à une littérature voyageuse que se tournent leurs regards mais, à l'évidence, vers les littératures latino-américaines, qui sont le contre-modèle de la littérature française. Mêmes relations tragiques à l'Histoire: colonisation et décolonisation, dictatures, misère; même matrice orale hantée de mythes et légendes populaires, même œcumène, cataclysmes et catastrophes épiques, même foi dans le récit, le roman, la parole, contre une littérature française hantée par le soupçon, le minimalisme, le formalisme, l'intimisme. Le "modèle" latino-américain paraît plus opératoire; les références y sont nombreuses chez les écrivains francophones: l'excès, la démesure, le baroque contre l'image persistante d'un néo-classicisme français; l'émergence de ce que Milan Kundera appelle "Le Roman du Sud: sa généalogie: Rabelais, l'oralité, le créole, l'esthétique de l'invraisemblance, Rushdie, Naipaul, Garcia Marquez, Chamoiseau", y englobant le Sudiste W. Faulkner. La seconde décolonisation du milieu du XXe siècle semble suivre le chemin de la première décolonisation au XIXe siècle. Un (mythique?) axe Sud/Sud émergera-t-il? La littérature latino-américaine s'est définitivement différenciée depuis longtemps. Elle est devenue un modèle⁸.

Reste une question centrale: quand et comment peut-on parler d'une littérature "nationale"? Peut-on trouver une césure, une date climatérique, qui en signera l'acte de naissance? Le grito de Ipiranga? Le cri de l'indépendance? Quand naît la littérature française?

Si la littérature brésilienne naît avec l'indépendance politique en 1822, quel statut accordé à l'écrivain "colonial"? Est-il d'entrée de jeu brésilien parce que né sur un sol et un soleil différent? (thèses sémiotiques ou "ufanistes" – nationalistes – ou par "le jeu de la différence"); par "obnubilation" (thèses de Hennequin reprises par Araripe Junior?) ou par l'environnement tellurique (thèse de la *Tradition Afortunada* de A. Coutinho) ou l'engendrement différentialiste du baroque. La thèse historico-sociologique d'une lente et difficile formation de la littérature brésilienne se heurte pareillement à d'indépassables apories. Où situer la rupture? Il n'y a pas de Prise de la Bastille ou de Nuit du 4 Août de la littérature. (Au fait, où situer la naissance du sentiment national français? À Bouvines, à Valmy, dans les tranchées de la Grande Guerre? Laissons-là "l'idole des origines"). Un écrivain peut appartenir à deux systèmes littéraires et sa "fonction" n'est pas la même dans l'un et l'autre système: Gregorio de Matos⁹, simple plagiaire dans le système ibérique, est le paladin de la parodie,

⁸ Sur ce point, je renvoie à mes *Diálogos*, p.243-270; en français: "L'écrivain francophone et la langue française, l'exemple de la littérature maghrébine", in *Elos*, n°spécial VIIIe Congrès National des Professeurs brésiliens de français à Porto Alegre, 1987; et "La réception de la littérature latino-américaine en France et dans le monde: à propos de l'émergence des littératures, Axe Sud/Sud", in: *Language and Literature today*, Actes du XIXe Congrès de la FILLM, vol.3. *The Literature of Latina America*, Brasilia, 1996.

⁹ Voir D'un inconscient postcolonial s'il existe, Association Freudienne Internationale, Maison de l'Amérique latine, mon article "Naissance de la littérature en Amérique latine. G. de Matos", 1995.

¹⁰ Voir le n° d'*Europe* 919/920, novembre-décembre 2005, *Littérature du Brésil*, où on trouvera le texte célèbre de Machado de Assis. Sur ces questions de nationalisme littéraire, on se reportera à Leyla Perrone Moises : "Vira e mexe nacionalismo, paradoxo do nacionalismo literário", São Paulo, 2007.

discours parallèle signant sa différence pour la modernité brésilienne. Glissant intègre le béqué Saint-John Perse dans le canon antillais. À quand Camus "Algérien"?

À ces nationalismes littéraires décrétant l'injonction nationale, au risque de l'exotisme et du folklore, Machado de Assis oppose "l'instinct de nationalité"¹⁰: la littérature nationale ne naît pas le 7 septembre 1822, "elle ne se fera pas en un jour, mais posément, afin qu'elle soit plus durable, et ne sera pas l'œuvre d'une génération, ni de deux; nombreux sont ceux qui travailleront avant qu'elle soit achevée"; au pittoresque il oppose "le sentiment intime". Entre brésilianité exhibée et exacerbée et cosmopolitisme déraciné, il oppose une juste mesure.

On voudrait revenir, en conclusion, sur le "modèle" français et citer ce qu'écrivait Mário de Andrade sur "la décadence de l'influence française" écrit en 1935, remanié en 1940 (le thème n'est pas nouveau): face à l'hégémonie des USA (déjà), l'influence française, disait-il, a été bénéfique. "C'est elle qui nous équilibre le plus, celle qui nous permet l'exercice de notre vérité psychologique nationale, celle qui exige le moins de renoncement à nous-mêmes. Tandis que l'influence spirituelle nord-américaine sur nous, malgré la grande admiration que j'ai pour la littérature des USA, sera très mauvaise et extrêmement nuisible. L'esprit nord-américain ne présente aucun idéal normatif d'équilibre, de contention, de liberté qui nous soit utilisable. Et par la distance psychologique profonde, par la différence économique qui nous réduit à un état de servitude, si les conditions politiques du monde ne changent pas après la guerre, l'influence nord-américaine ne se contentera pas d'être influence, elle sera domination. Et cela nous obligera, pendant de longues années, à un renoncement presque total à nous-mêmes"¹¹.

À l'heure de la globalisation, ce n'est plus de modèle choisi qu'il s'agit, mais d'un arasement et d'un niveling généralisés.

¹¹ *Vida literaria*, Hucitec, 1993, p.3 à 5.